

**VASSILI TREDIAKOVSKI (1703-1769)
ET LA THÉORIE DU ROUERGUE RUSSE**

JEAN BREUILLARD (*Lyon*)

JEAN-CLAUDE LANNE (*Lyon*)

IOURI POLOUËKTOV (*Saint-Pétersbourg*)

Au milieu du XVIII^e siècle, un célèbre académicien russe, grand traducteur, théoricien de la versification, grammairien, dramaturge et poète, soucieux de prouver l'ancienneté et la grandeur de son peuple, vit dans l'histoire de Rodez et du Rouergue une pièce capitale de sa démonstration.

Dans ses *Trois considérations sur les trois antiquités principales de la Russie*¹, écrites après 1760 et publiées *post mortem*, Vassili Trediakovski (1703-1768) se propose d'établir l'antériorité de la langue russe sur la langue allemande. L'histoire des langues est ici mise au service de l'ethnogénèse des peuples, en l'occurrence des Russes, dont Trediakovski proclame la « primauté », c'est-à-dire l'antériorité sur les Germains. Ces travaux s'inscrivent directement dans le contexte politique d'une Russie qui vient d'accéder à la modernité et revendique une place éminente en Europe. La Russie d'Élisabeth Péetrovna vient de vaincre Frédéric II et a investi Berlin en 1760. Un demi-siècle plus tôt, Pierre I^{er} a battu le roi de Suède à Poltava. Sur un plan plus immédiat, l'entreprise de Trediakovski se développe dans un cadre intellectuel particulier, à

savoir les relations conflictuelles qui s'étaient instaurées entre les membres de l'Académie Impériale dès sa fondation en 1725. Un nationalisme sourcilleux opposait les académiciens russes (Lomonossov, Trediakovski, Kracheninnikov, etc.) à leurs confrères allemands.²

Soucieux de prouver l'importance du peuplement slave, Trediakovski demande à une étymologie la plupart du temps fantaisiste (mais pas toujours), de prouver que la langue scythe et la langue celte sont issues d'une langue commune, et que cette langue était le « slave ». S'appuyant sur la toponymie et l'ethnonymie, il découvre une origine slave à la plupart des noms des pays européens, de la Suède au Portugal, de la Sicile à l'Écosse. Dans cette vaste entreprise de slavisation de l'Europe, le slave apparaît comme *la* langue qui était parlée uniformément de la Thrace à la Suède, jusqu'aux invasions germaniques. Trediakovski pense que tous les pays celtes (donc aussi la Gaule) parlaient le slave, et cela jusqu'à l'invasion romaine. Dans cette perspective d'une Europe entièrement slavophone jusqu'à une date récente, l'attention de l'académicien russe n'a pas manqué d'être attirée par l'homonymie qu'entretiennent les mots *Ruthènes*, nom qui désigne traditionnellement les Russes chez les historiens occidentaux³, et *Rutènes*, qui est, comme on sait, le nom des habitants de Rodez et du Rouergue, issu lui-même de la transcription latine *Ruteni*, nom du peuple gaulois installé dans cette région. Sans apercevoir la différence entre les deux graphies (présence de la lettre « h » dans Ruthènes, qui marque la transcription du thêta), il exploite le fameux vers de Lucain sur ces « Rutènes blonds » qu'affronta César et polémique par delà la tombe avec son confrère académicien allemand, l'historien et sinisant Gottlieb-Siegfried Bayer, fondateur de la « théorie normande » qui réservait aux...Scandinaves un rôle déterminant dans l'histoire de l'organisation politique des Russes. Il croit déceler, enfin, dans le mot *Aquitaine* le réflexe d'un mot non pas latin, mais slave, en rattachant le segment <tain> à la racine <stan>, le « pays » : l'Aquitaine « devrait » ainsi s'appeler... « Okhvitaine » ou « Aquistan » ! On verra d'ailleurs qu'après avoir d'abord reconnu l'origine latine du premier élément (*aqui-*), il la nie implicitement ensuite, en rattachant ce dernier à des racines slaves. C'est cette page, extraite de la deuxième considération sur « L'antériorité des Russes », que l'on trouvera traduite et commentée ci-dessous.

Claude Hagège, dans *L'Homme de paroles*, qualifie Trediakovski de « poète linguiste »⁴. On verra ici qu'il arrive au poète de prendre le pas sur le linguiste.

N.B. : Les notes originales de Trediakovski sont appelées par des lettres. Elles sont traduites en français. Nos commentaires sont appelés par des chiffres romains.

TEXTE DE TREDIAKOVSKI

Le défunt professeur Bayer ne me fera pas croire ce qu'il écrivait dans ses *Origines de la Russie*⁵, où il refusait de prendre la défense des écrivains qui nous attribuaient, à nous, les Russes, les Rutènes gaulois du temps de Jules César. Car je sais pourquoi il refusait, alors même qu'il admettait que le mot *Rutènes* était pur et que les Russes étaient correctement dénommés en latin *Ruthènes*. Je le sais, dis-je, parce que le nom des Russes est plus ancien que le IX^e siècle ; or c'est justement cela, que, dans sa conception même, Bayer refusait d'admettre.

Le célèbre vers de Lucain^a, qui chante les « Rutènes⁶ blonds »⁷, est attribué par lui au peuple de l'Aquitaine. Pourtant, en quoi me tromperai-je, si je dis qu'avec la population gauloise il y avait là, simultanément, des Ruthènes, c'est-à-dire des Russes ? Le roi russe Horvid⁸, qui soumit à sa domination tout l'État suédois, comme le reconnaissent les Suédois eux-mêmes, vivait exactement à l'époque de la Nativité du Sauveur. Des Russes, avant lui, avaient donc pu pénétrer en Gaule. J'ai, je pense, démontré par de nombreuses preuves, dans ma première considération^b, que les Celtes gaulois étaient arrivés en Gaule en parlant la langue slave. Il s'ensuit que les Rutènes d'Aquitaine, au temps de Jules César, étaient assurément de langue slave. Sur toute l'étendue de la Germanie, de la Thrace au Rhin et plus loin, la langue slave était en usage à l'époque de la Nativité du Christ. Il y a huit cents ans, dans toute la Misnie⁹, selon ce que rapporte Schœttgen¹⁰ dans ses *Origines des Russes*¹¹, la langue allemande a évincé le slave. Il est vraisemblable que la langue latine, en entrant en Gaule transalpine, a supprimé définitivement la langue celte, à partir de l'arrivée des Romains^c.

Le mot lui-même *Akvitania* [*Aquitaine*], quoique provenant pour sa première partie de la langue latine, est slave pour sa terminaison¹².

Les auteurs de l'*Histoire universelle*^d traduite de l'anglais¹³, s'appuyant sur Pezron^{e14}, affirment que les terminaisons des noms de pays en *-tan* viennent du celtique *stan*, qui signifie « pays » ; mais ce mot, avec ce sens, est incontestablement slave, et l'est aujourd'hui encore. Que dire de plus ? Un historien^f reconnu chez nous¹⁵, puisqu'il y fut publié sur ordre de l'Empereur d'immortelle et éternelle mémoire PIERRE LE GRAND, affirme justement « que les Slaves russes envoyèrent leurs colons (ceci doit être compris comme se rapportant aux temps primitifs) en Flandre (c'est-à-dire en Gaule belge) ; et le peuple qu'ils y fondèrent s'appelle les Rutènes ». Ces derniers ne sont-ils pas justement les Russes, qui s'appellent ainsi aujourd'hui encore ? De la Gaule belge, n'ont-ils pas pu pénétrer en Aquitaine, dénommée en slave Ovitanie¹⁶ en raison du grand nombre de ses habitants, ou Okatanie¹⁷ en raison des populations qui l'entouraient de toutes parts, ou encore, conformément à ce dernier sens, Okhvytanie¹⁸, c'est-à-dire le pays conquis de tous côtés, ou autrement encore, mais en tout cas avec un sens slave et une terminaison soit en *Tanie*, soit en *Stanie*, parce qu'en latin dans le sens actuel, le nom devrait être *Aquanie*, et non *Aquitaine*¹⁹.

Si profonde que fût sa science historique, le défunt savant tenta, à mon grand étonnement, de nier l'existence du nom des Russes avant le IX^e siècle^g.

Vassili Trediakovski, « De la primauté des Russes » in *Œuvres*, t. III, SPb., éd. Al. Smirdine, 1849, pp. 430-432. [en russe].

NOTES

1. *De la précellence de la langue slave sur la langue teutonique* ; 2. *De la primauté des Russes* ; 3. *Des Varègues russes de nom, de race et de langue slaves*. Nous empruntons au Professeur Roger Comtet la traduction « considération » du mot russe *rassuždenie*.
2. Cf. R. Comtet, « L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie : des origines aux slavophiles », *Slavica Occitania*, 4, Toulouse, 1997, pp. 41-47.

3. Elie Borščak, dans son article « Rus', Malaja Rossija, Ukraïna », note que « le terme "Ruthénie" semble avoir été employé d'abord en Hongrie au XI^e siècle, pour désigner les habitants de l'Ukraine carpathique actuelle, et par le chroniqueur polonais Martin Gallus. Les Ruthènes de Hongrie ayant embrassé l'Union religieuse au XIII^e siècle, la Chancellerie du Vatican adopta le terme "Ruthène" pour désigner les habitants de la Galicie et de l'Ukraine proprement dite. Étymologiquement, "Ruthénie" doit provenir du grec Ρουθήνοι, Ρωσία. Voir A. Theiner, *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae gentiumque finitimarum*, Romae, 1860, I, et *Codex diplomaticus Hungariae*, studio G. Fejer, Budae, 1829, tome III, 2^e partie (*Revue des études slaves*, 1948, t. 24, p. 171, n. 1) (Cette information nous a été obligeamment communiquée par le Professeur Roger Comtet, que nous remercions vivement — J.B., J.-Cl.L. & Ju.P.). Andreas Kappeler rappelle qu'au moins jusqu'au XVII^e siècle, *Rutheni* est le terme employé « tant par les Polonais que par les étrangers » pour désigner les Ukrainiens vivant sur son territoire (*Ruthenen*), cf. A. Kappeler, *Petite histoire de l'Ukraine*, trad. de l'allemand par G. Imart, Paris, Institut d'études slaves, 1997, p. 33. On peut citer, par exemple, Saxo Grammaticus, qui, dans ses *Gesta Danorum* [Histoire des Danois], ouvrage écrit au début du XIII^e siècle en latin, réédité à Strasbourg en 1886, appelle Vladimir Monomaque « Waldemar rex Rutenorum » (sans "h" !); cf. aussi la pratique des chroniqueurs polonais et occidentaux (parmi lesquels l'Anglais Gervais de Tilbury qui cite ce même vers de Lucain); sur ce point, cf. V.I. Matuzova, *Anglijskie srednevekove istočniki 9-13 vv.* [Les sources médiévales anglaises, IX^e-XIII^e siècles], M., 1979, p. 66; sur les chroniqueurs polonais, voir Ščavelev N.I., *Pol'skie latinojazyčnye srednevekove istočniki* [Les sources sur le Moyen Âge polonais en latin], M., 1990, *passim*.
4. Cl. Hagège, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985, p. 159. On observera que Trediakovski, avant même Lomonossov, inaugure la lignée typiquement russe des poètes passionnés de linguistique (Vélimir Khlebnikov) et des linguistes passionnés de poésie (Roman Jakobson).
5. Le passage visé ici par Trediakovski est le suivant : T.S. Bayer, « Origines Russicæ » in *Commentarii Academiae scientiarum imperialis Petropolitanae*, t. 8, Petropoli, 1786, pp. 396-397 : « Nolim autem quisquam arbitretur, me deinceps illorum opinioni patrocinari, qui Russicum nomen in vetustis Romanorum scriptoribus requirunt. Video nonnullis, quorum ab commemoratione abstineo, in mentem venisse Rutenos in Gallia, iam sub C. Iulii Caesaris expeditionem, maximam suam partem in provincia Romana, de quibus et Lucanus : "Soluuntur flavi longa statione Ruteni". Hos, inquam, nonnulli ad Russos referunt. Credo equidem, Saxonem Grammaticum et reliquos istarum aetatum cum Rutenos dicerent Russos, istum Gallicum populum recordatos fuisse, ut tum eruditionis perexiguæ inanis esse solebat ostentatio. » Traduction proposée : « Je ne voudrais pas, dès lors, que l'on pense que j'approuve l'opinion de ceux qui cherchent le nom des Russes chez les anciens auteurs de Rome. J'en vois certains, que je ne nommerai pas, qui ont pensé aux Rutènes qui étaient en Gaule, déjà vers le temps de la campagne de César, la plupart dans la contrée sous mandat romain, à propos desquels Lucain dit : "Ils se trouvent libérés de la garnison qui depuis longtemps les contenaient, les blonds Rutènes". Certains, dis-je, les identifient aux Russes. Je pense, néanmoins, que Saxo Grammaticus et les autres de ce temps-là, quand ils parlaient des Rutènes russes, c'est de ce peuple gaulois qu'ils se souvenaient; voilà comment, à cette époque, de bien peu de science on faisait souvent un bien vain étalage. » Après avoir signalé que Marco Polo appelait la Russie la province des « Ruthènes », Bayer poursuit : « Sed hæc talia simulac commemorata sunt, omnium fastidio refelluntur Græcorum est nemo, qui Ruthenos dixerit, quod argumento est,

ab exemplo populi Gallici nomen duxisse, aut ex C. Cæsaris commentariis aut ex Plinio. Patiar equidem Russos bono vocabulo Ruthenos dici : utar ipse pervulgato iam nomine ; at stirpes gentis Aquitanicæ atque Russicæ memoriasque confundi non patiar.» Traduction : « Mais les arguments de cette espèce, il suffit de les mentionner, pour que tout le monde les repousse avec dédain. Parmi les Grecs, il ne se trouve personne pour dire (ce qui est un argument) que les Ruthènes [i. e. les Russes, — J.B., J.-Cl. L. & I. P.] ont tiré leur nom du peuple gaulois, soit d'après les *Commentaires* de César, soit d'après Pline. Je veux bien admettre que "Russes" soit une appellation convenable pour "Ruthènes" : moi-même j'emploie ce nom courant ; mais que l'on confonde les souches des races aquitaine et russe et leur histoire, je ne saurais l'admettre. » Bayer mentionne dans ce passage Saxo Grammaticus et ses *Gesta Danorum*, *op. cit.* On notera que Bayer restreignait aussi considérablement le territoire des Scythes (cf. « De origine et priscis sedibus scytharum » in T.S. Bayeri, *Opuscula ad historiam antiquam, chronologiam, geographiam et rem numariam spectantia*, Halae, ed. Ch.-Ad. Klotzius, 1770, p. 63). Nous remercions notre collègue et ami latiniste le Professeur Paulo de Carvalho d'avoir bien voulu revoir les traductions du latin.

a Flavi Rutheni.

6. On remarquera que la note précédente (n. a), qui appartient à Trediakovski, cite le vers de Lucain en latin, mais en ajoutant la lettre « h » au mot *Ruteni*. C'est sur cet ajout que repose toute l'argumentation de l'académicien russe. C'est sur cette lettre que tout se joue. Il conviendrait à présent de rechercher quelle édition de Lucain a utilisée Trediakovski, et vérifier s'il se contente de recopier une leçon incorrecte *Rutheni* (avec un « h »), ou s'il a délibérément ajouté le « h » fatidique.
7. Le vers complet est : « Soluuntur flavi longa statione Ruteni » qu'A. Bourgerly traduit : « Les blonds Ruthènes sont délivrés du poste longtemps placé contre eux. » in Lucain, *La Guerre civile (la Pharsale)*, t. I, Liber I, vers 402, trad. par A. Bourgerly, Paris, 4e tirage, Les Belles Lettres, 1967, p. 19. On notera que le traducteur a ajouté la lettre « h » à la leçon *Ruteni* de l'édition Budé. Cet ajout, qu'aurait approuvé Trediakovski, ne correspond pas à la leçon attestée par les manuscrits de Lucain. L'épithète « flavi », *a priori* insolite, est commentée ainsi : « Les Ruthènes sont les populations du Rouergue ; "blonds" paraît être une épithète étymologique. » (*ibid.*, n. 1.). Le traducteur y voit donc une sorte de redoublement pléonastique du mot *Ruthène*. En fait, l'étymologie *Ruteni* < *rut, *rot est très contestable. Le « u » du mot gaulois, chez Lucain du moins, est bref : Rütēnūs. Or la racine i.-e. *reudh/*roudh comporte une diphtongue qui, en celtique, subit l'évolution suivante : i.-e. *reudh > celtique commun *roud-, dont les réflexes sont en gaulois *roud-, en irlandais mod. ruadh, et en gallois mod. rhudd. Notons toutefois le troublant irl. ruithen (« rayon de soleil, trait lumineux »). On consultera, pour connaître l'état présent de la question, l'ouvrage de D. Ellis Evans, *Gaulish Personal Names. A Study of some Continental Celtic Formations* (Oxford, Oxford University Press, 1967, pp. 466-467), qui s'appuie sur Pokorny. Evans rapporte en particulier l'opinion de Vendryes (in *Recueil de travaux offerts à M. Clovis Brunel*, vol. 2, p. 643), qui trouve peu convaincante l'étymologie germanique du mot *Ruteni* (<*rot), étymologie suggérée par A. Albenque in *Les Rutènes*, Rodez, 1948, p. 24, sur la base du vers de Lucain. Certes, on peut penser que Lucain rattachait le mot *Ruteni* à l'adjectif latin *riūtilus* (« d'un rouge ardent », « éclatant »), d'où son emploi de l'épithète *flavi*. Mais d'autres interprétations sont possibles. Les Rutènes gaulois étaient réputés pour leur production de lin et leur exportation de toile de lin. La *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa (Stuttgart, 1920, zweite Reihe, 1-er Band, pp. 1246-1247, s.v. « Ruteni ») signale que l'épithète *flavi* (« blonds ») provient vraisemblablement de la teinte claire des vêtements de lin portés par ce peuple. On

voit que le choix de *flavi*, par Lucain, satisfait un large faisceau sémantique comportant le sème « clarté ». Pierre-Yves Lambert, dans son ouvrage *La langue gauloise* (Paris, Éditions Errance, 1995, pp. 54 et 120-121), mentionne les « Rutènes » : « *lubi rutenica onobia* » [« apprécie les coupe-soif rutènes » ou « du potier Rutenicus », *ibid.*, p. 140]. L'auteur note que « *rutenica* » peut signifier « de Rutenus », « de Rutenicus », qui sont des noms de potier. Alfred Holder dans son *Alt-celtischer Sprachschatz*, tome 2, Graz, 1962, pp. 1252-1256, mentionne les *Rutaini*, *Rutaeni*, *Ruteni*, peuplade de la Gallia Narbonensis qui habitait le *pagus Rutenicus*. Holder observe que la ville de Rodez (anciennement Segodunon) et le Rouergue conservent le nom antique des Rutènes, mais n'indique aucune étymologie. La *Real-Encyclopädie* de Paulys-Wissowa (*op. cit.*) affirme, quant à elle, la celticité du nom et de l'origine de cette peuplade, qui, à un moment de son histoire, a fait partie de la circonscription administrative romaine d'Aquitaine, puis de la Gallia Narbonensis. On notera enfin que Trediakovski traduit *flavi* par l'épithète de couleur *želtye*, qui signifie littéralement « jaunes », mais que le dictionnaire de Sreznevskij donne justement pour l'équivalent de *flavus* (*žltyi*). D'autre part, le dictionnaire de Dal' atteste le sens de « *želtyj* = *svetlorusyj*, couleur d'or, de soleil ». Trediakovski a donc bien en vue « les Rutènes blonds ».

8. Toute l'information sur le roi Horvid provient de l'*Histoire des Suédois et des Goths* d'Erik d'Uppsala, professeur de théologie à l'université d'Uppsala, doyen du chapitre de la cathédrale. Le père de l'historiographie suédoise doit sa célébrité à sa *Chronica regni Gothorum sive Historia Suecorum Gothorumque*, écrite entre 1464 et 1471, mais publiée seulement en 1615. Trediakovski utilise cette source un peu plus haut pour réfuter Bayer qui affirmait que le nom des Russes n'apparaissait dans les sources qu'à partir du IX^e siècle. Trediakovski accumule les citations mentionnant les Ruthènes, en postulant qu'ils sont identiques aux Russes. Il s'efforce ainsi de montrer que le nom des Russes était attesté au début de l'ère chrétienne : « A l'époque de la naissance du Sauveur, Hervith, c'est-à-dire Horvid, tsar russe, soumit le royaume suédois à son pouvoir, ce que ne cachent pas les Suédois eux-mêmes. Par conséquent, ni les Russes, ni leurs rois n'étaient suédois. » (V. Trediakovski, *op. cit.*, p. 426. Nous conservons ici l'anachronisme « tsar », qu'emploie Trediakovski). Le passage d'Erik d'Uppsala visé par Trediakovski est : « *Nam cognita morte Philimeri, Hervith Ruthenorum rex ab eodem Philimero subactus, resumptis viribus et vindicandi animo instigatus, regnum Gothorum invasit, et regem nativum in Danorum insulas detrusit. Hac igitur occasione regnum Suecorum ad manus alienigenæ regis Ruthenorum abductum, multa guerrarum et partialitatis divisione laborabat, rege enim nativo privatum et manu hostili et tyrannica supplantatum, coepit tanquam in se ipsum divisum multipliceter dissipari. Nam rex ille Ruthenorum Hervith vel regno Ruthenorum diutius abesse non audens, vel regno Suecorum pacifice gaudare diffidens in Russiam revertitur, filii sui gubernationi regnum Suecorum reliquens.* » (cité d'après l'édition Erici Olai *Historia Suecorum Gothorumque*, Holmiæ, 1654, p. 14 ; il est probable que Trediakovski a utilisé cette édition, car les indications de pages coïncident). Traduction : « Car dès l'annonce de la mort de Philimère, Hervith, roi des Ruthènes, qui avait été soumis par ce même Philimère, reprit des forces et, poussé par un désir de vengeance, envahit le royaume des Goths et repoussa le roi indigène vers les îles danoises. C'est donc dans ces circonstances que le royaume suédois, passé de ce fait sous la domination d'un roi étranger, celui des Ruthènes, souffrait de la division apportée par les guerres et l'esprit de faction ; privé en effet de son roi naturel et soumis à un pouvoir hostile et tyrannique, il commença, comme divisé en lui-même, à se disperser en plusieurs morceaux. En effet, le roi des Ruthènes Hervith, soit qu'il n'osât pas rester trop longtemps loin du royaume des Ruthènes, soit qu'il ne crût pas pouvoir

jouer en paix du royaume des Suèves, revint en Russie, laissant au gouvernement de son fils le royaume des Suèves.»

- b
Rassuždenie o pervenstve slovenskogo jazyka.
9. De *Misnia* : nom latinisé de la région de Meissen, en Saxe. Ce territoire était primitivement peuplé de Slaves (Sorabes ou Serbes de Lusace). Meissen fut fondée en 929 par le roi de Germanie Henri I^{er} l'Oiseleur (v. 875-936), vainqueur des Slaves, des Hongrois et des Danois. On notera que Schœttgen, alors recteur d'un collège de Dresde, était naturellement conduit à parler des Sorabes.
10. Johann Christian Schœttgen (1687-1751). Le célèbre érudit et lexicographe allemand était, depuis 1729, recteur du collège Sainte-Croix (rector scholæ crucianæ) de Dresde ; cf. J.G. Meusel, *Lexikon der vom Jahr 1750 bis 1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller*, Bd. 12, Leipzig, 1891, pp. 412-416.
11. Le passage visé est tiré de l'édition de 1731, publiée à Dresde-Leipzig : « Ante octingentos annos Soraborum sedes erat Misnia. Qum vero duce Henrico Aucope Saxonēs hic rerum potirentur, lingua sorabica sensim ita defecit, ut post duo secula illius nec vola nec vestigium apud nos superfuerit. Et nos illorum ex parte posterī Germanicam linguam in usu quotidiano habemus. » Traduction proposée : « Il y a huit cents ans, l'habitat des Sorabes était Meissen. Quand, commandés par Henri l'Oiseleur, les Saxons y établirent leur domination, la langue des Sorabes s'éteignit progressivement, si bien que deux siècles plus tard, il n'en resta plus trace chez nous. Et nous, qui sommes en partie leurs descendants, nous avons la langue germanique pour notre usage familier » (in Christiani Schoettgenii *Originum russicarum sectio III*, « De Ruthenorum originibus ejusque caput III, De originibus Russicis dissertationes septem », Dresdæ, Lipsiæ, 1731, p. 7). Schœttgen cite cette phrase parallèlement à sa thèse assez compliquée sur l'origine des Russes. Il affirmait que les Russes avaient d'abord vécu en Asie, où ils parlaient une langue autre que le slave, et que ce n'est qu'après leur mélange avec les Slaves qu'ils avaient adopté leur langue. Ainsi, les Russes seraient des Asiatiques slavisés (« Grattez le Russe... », — dira-t-on plus tard). Cette curieuse théorie préfigure certains délires eurasistes du XX^e siècle : « Porro quum Russi Slavonicis gentibus immixiti fuerint, illarum quoque linguam neglecta priore, sensim adsumserunt », *ibid.*, p. 7. Traduction proposée : « Par la suite, quand les Russes se furent mélangés aux nations slaves, ils en adoptèrent aussi, peu à peu, la langue, après avoir négligé la leur. »
- c
 Цесарево Ipsorum lingua Celtae, nostra Galli, по их языку Целты, а по нашему Галлы, доказывает сие довольно [Le mot de César « Dans leur langue, des Celtes, dans la nôtre, des Gaulois » est une preuve suffisante.]
12. Vieux-slave *stanŭ* « camp », russe *stan*, polonais *stan*, etc.
 d T. IV, livre. I, chap. 12, p. 116.
13. Il s'agit du volumineux ouvrage des historiens anglais W. Guthrie et J. Gray, plusieurs fois réédité en allemand et en français. Trediakovski a vraisemblablement utilisé l'édition française *Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, traduite de l'anglois d'une société de gens de lettres*, t. 4, Amsterdam-Leipzig, 1743. Le passage visé est le suivant : « Pareillement les terminations des noms de quelques Pays en Tan ou Tain, en latin Tania, comme Aquitania, Britannia, Lusitania, etc., viennent du mot Celtique Tan et Stan, une Région, et désignent les Pays arrosés d'eau, et habités par les Bretons et par les Lusiciens, qui étaient un peuple Celtique, dont les Portugais sont descendus. », *ibid.*, p. 116. Les deux historiens anglais s'appuient sur l'ouvrage de John Lewis, *History of Great Britain*, Londres, 1729, mais aussi sur Pezron (voir ci-dessous n. 14), ainsi que sur la célèbre « Description » de la Grande-Bretagne de William Camden (1551-1623) : *Camdeni Guihelmi viri clarissimi Britania, sive florentissimorum regnorum Angliæ, Scotiæ, Hiberniæ et insularum adjacentium ex intima antiquitate*

- descriptio*, Amsterdam, 1617. Camden y affirme, en particulier, que les Grecs, arrivés en Grande-Bretagne, ayant appris que les autochtones se nommaient « Brython », ajoutèrent le suffixe « tania », « ce qui, comme l'indiquent les dictionnaires, signifie « région » (regionem) ». Et Camden de conclure : « Unde Britania, id est Britonum regio, conflarunt » [D'où ils forgèrent le mot « Britania », c'est-à-dire « le pays des Bretons »] (*ibid.*, p. 19). On notera que l'élément grec en question, issu de Ἰστρημ, comprend un « s » à l'initiale, conformément à l'étymologie (russe stan, lit. stonas, sanscrit sthānam, etc.).
- e *Antiquités*, livre III, au mot « tan » et *passim*.
14. L'érudit cistercien Paul Yves Pezron (1639-1706), sous-prieur du collège de l'ordre à Paris à partir de 1677, y occupa la chaire de théologie jusqu'en 1690. L'ouvrage visé ici est *Antiquités de la Nation et de la langue des Celtes*, Paris, 1703 ; cf. *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, publiée par Firmin Didot Frères, t. 39, Paris, 1865, pp. 792-793.
- f Mavro Urbini, p. 68. [i.e. Mavro Orbini, — J. B., J.-Cl. L. & I. P.]
15. *Il Regno degli Slavi, hoggi coottamente detti Schiavoni. Historia*, du bénédictin ragusain Dom Mavro Orbini (Pesaro, 1601), mis à l'*Index librorum prohibitorum* par le Vatican dès 1603, avait été traduit en russe, abrégé, allégé de ses tableaux généalogiques et segmenté en chapitres, par Savva Vladislavlevič, en 1722, sur l'ordre de Pierre le Grand, avec le concours de Théophane Prokopovitch (Cf. T.A. Bykova et M.M. Gurevič, *Opisanie izdanij graždanskoj pečati, 1708-janv. 1725*, M.-L., 1955, p. 384). Il est curieux de comparer l'original et la traduction russe. Le texte original d'Orbini est : « [...] li Russi Slavi (secondo che riferisce Giacomo Meyero al 1 lib) mandarono le loro colonie nella Fiandra etiandio, dove al presente sono chiamati Ruteni. Onde da Greci furono chiamati (come asserisce Procopio di Caesarea) SPORRI, cioè gente disseminata. » Traduction proposée : « Les Slaves russes (selon Giacomo Meyer, livre 1) envoyèrent aussi leurs colons en Flandre, où, maintenant, ils sont appelés Ruthènes. C'est à cause de cela que les Grecs leur donnèrent le nom de "Sporri", c'est-à-dire le peuple dispersé (comme le rapporte Procope de Césarée). », in Mauro Orbini, *Il Regno degli Slavi* (reprint), München, Sagners Slavistische Sammlung, Bd. 9, 1985, p. 88 (nous remercions Madame Sineva Béné-Katunarč, -J.B., J.-Cl. L. et I.P.). Le texte correspondant dans l'édition russe donne, en traduction française : « C'est surtout après cette dispersion primitive que les Russiens slaves envoyèrent leurs colons en Flandre, où les peuples qu'ils fondèrent furent appelés Rutènes parce que les Grecs avaient donné aux Slaves le nom de *Sporos* (la graine), c'est-à-dire le peuple dispersé ». Orbini estime que les auteurs anciens appelaient les Slaves russiens Roxolans, Ruthènes, Russiens parce qu'en russe « le mot Russie signifie "dispersion" », du fait que les Russes sont installés sur de vastes territoires (in *Kniga istoriografija počatija imene, slavy i rasširenija naroda slavjanskogo, i ix Carej i Vladetelej pod mnogimi imjanami i so mnogimi Carstvjami, Korolevstvami, i Provincijami*. Sobrana iz mnogix knig istoričeskix, črez Gospodina Mavrourbina Arximandrita Raguzskogo..., SPb., 1722, p. 68.). On constate que la traduction modifie quelque peu le texte original. (Nous remercions Mme le Professeur Jeannine Guérin, qui a bien voulu vérifier notre traduction de l'italien — J. B., J.-Cl. L. & I. P.). Il n'est pas sans intérêt de signaler que Karamzine, dans le tome I de son *Histoire de l'Empire de Russie*, se réfère à la traduction russe de l'ouvrage du bénédictin ragusain.
16. De *ovitati* « habiter » : l'Aquitaine/Ovitanie devient ici « l'habitat », « le pays où l'on habite ».
17. De *okat* « cercle », « rond », *okamyj* « arrondi ».
18. De *okhvatiti* « saisir de tous côtés », « conquérir ».

19. La *Real-Encyclopädie* de Paulys-Wissowa (Stuttgart, 1896, t. 2, s.v. « Aquitania ») confirme, en citant Strabon, que les Aquitains étaient un peuple non celtique, mais ibérique. Les noms *Aquitaine* et *Aquitain* seraient, selon la même source, ibériques. Trediakovski a au moins raison de réfuter l'origine latine du mot.
- g T. VIII, *Origines Russicæ*, p. 390.